

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

**Voyage Sur Les Bords Du Rhin, Dans L'Automne De 1817,
Ou Esquisse Des Cours Et De La Société De Quelques
États D'Allemagne**

Dodd, Charles Edward

Paris, 1818

Lettre XIX.

[urn:nbn:de:bsz:31-124934](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-124934)

LETTRE XIX.

Louisbourg. — Portrait de la reine douairière de Wurtemberg. — Son affection pour le feu roi. — Description des jardins. — Monument élevé à la mémoire du comte Zeppelin. — Quelques détails sur la vie du comte. — Regrets du peuple à sa mort. — Portrait du feu roi. — Sa tyrannie et sa politique. — Anecdote relative à Danekker.

LOUISBOURG, demeure favorite du feu roi, et résidence actuelle de sa veuve, notre compatriote, est située au milieu d'un paysage pittoresque à trois lieues de Stuttgart. La jolie ville, le vaste palais, les jardins, les avenues et les plantations ont un air beaucoup plus imposant que tout ce qui orne la capitale royale. Vous entrez en venant de Stuttgart par une belle rue qui est bordée d'un côté par les bâtimens réguliers de la ville, et de l'autre par les superbes avenues du petit parc qui entoure le palais. En tournant à droite, vous entrez dans une rue très-large qui cotoye l'enceinte royale, et qui est séparée par une grille de fer du jardin de plaisance orné de fontaines, d'urnes, de parterres et d'allées sablées, au bout duquel s'élève le château. De ce côté, la façade est belle et imposante; mais cependant je préfère le corps de logis massif, qui forme la façade de derrière du

palais, et qui est la résidence de la reine douairière.

Lorsque j'allai à Louisbourg, je regrettais que l'indisposition de Sa Majesté me privât de l'honneur de la voir. Le comte de *** , son grand maître, homme plein de sens et de jugement, me fit la description touchante des qualités aimables de la reine, et me peignit ses manières comme simples et affables au plus haut degré. Toutes les personnes avec qui je me trouvai à Louisbourg, ainsi qu'à Stuttgart, m'en parlèrent dans les mêmes termes. C'est une « *recht brave wohlthätige dame* », « une digne et bien-faisante dame » ; « *man hat sie gern in Ludwigsburg* », littéralement : « on l'a avec plaisir à Louisbourg » ; étaient les expressions plébeïennes de la reconnaissance et de l'affection, expressions au-delà desquelles le flegme des idiômes allemands ne s'élève jamais pour louer personne.

La reine douairière mène la vie la plus simple. Elle dine à une heure, c'est-à-dire, une ou deux heures plutôt que la plupart des autres princes et princesses du pays ; elle voit peu de monde, mais reçoit avec plaisir les Anglais, et après avoir pris le thé à six heures, elle passe la soirée au milieu de sa petite Cour composée entièrement d'Allemands. Elle assiste très-régulièrement au service divin qui se célèbre en allemand dans une petite salle du palais, disposée pour servir de chapelle. Tout le monde s'accorde à dire qu'elle fut toujours sincèrement at-

tachée au feu roi. Celui-ci apprécia sans doute intérieurement sa tendresse ; mais suivant l'usage ordinaire des monarques dont les passions sont violentes et impétueuses, il fut tyran dans sa maison aussi bien que sur le trône. La reine eut même quelquefois à se plaindre de traitemens indignes de la part de son époux : mais rien ne peut ébranler son affection constante. Elle eut pour lui pendant sa dernière maladie les soins les plus touchans ; elle était au chevet de son lit lorsqu'il expira. La reine montre la plus grande bienveillance à l'égard de tous les vieux serviteurs du roi, qui pour la plupart sont aujourd'hui sans place. Le roi actuel va voir ordinairement sa belle-mère deux fois par semaine, et il a pour elle tout le respect et toutes les attentions possibles.

Le comte m'accompagna dans les jardins qui sont vastes et dessinés dans le goût anglais, avec les ornemens indispensables ; savoir : lacs, cascades, rivières, pavillons, volières, etc., toutes merveilles qui sont fort agréables à voir ; mais très-insipides à décrire. Les traits sauvages et encore vierges de la nature peuvent intéresser dans une description ; mais la nature déjà retouchée par un jardinier de la Cour, qui voudrait perdre son temps à la peindre ! Cependant les ruines simulées que je rencontrai çà et là, me parurent des *fac simile* plus heureux de l'antiquité que n'en offrent ordinairement les jardins allemands. Je remarquai surtout l'Emichsbourg, tour ronde dont la vétusté factice et les dé-

combres artistement épars ne sont pas sans intérêt. Elle est assise sur un roc assez sauvage du sommet duquel une cascade s'élance avec une impétuosité respectable. Du haut de cette tour, la vue est superbe, et pour ajouter encore à son intérêt gothique le feu roi l'appela l'Emichsbourg, du nom d'un vieil ancêtre, le comte Emich de Wurtemberg.

La *Spiel Platz* ou Place de Jeu, offre la plupart de ces amusemens délectables qui animent une foire anglaise, des escarpolettes, des jeux de bague et de quilles, etc. Un beau pavillon contient quatre jolis chevaux de bois, sellés avec beaucoup de magnificence, qui galopent avec une rapidité incroyable, par le moyen d'un mécanisme caché sous terre. Les jardins doivent toute leur beauté au feu roi qui n'épargna aucune dépense pour embellir sa résidence favorite. Ces jardins sont très-célèbres en Allemagne. Les ruines, les rochers, les cavernes, tout est imité en grand, et l'on a du moins évité le reproche fait en général à ces sortes d'ornemens ; mais s'ils se rapprochent davantage de la nature, c'est uniquement comme la poupée qu'on fait de grandeur naturelle, mais qui après tout n'est qu'une poupée.

On voit aisément que le feu roi n'est plus là pour présider à l'embellissement des jardins. Ils sont négligés aujourd'hui et ne sont pas entretenus avec soin. Les ornières tracées par les roues des voitures dans les allées sablées, et les herbes qui croissaient de

toutes parts firent dire au comte « ah ! il en serait autrement si Sa Majesté vivait encore ! » Le soupir dont il accompagna ces paroles me fit soupçonner que le changement survenu dans sa situation depuis la mort du roi, était alors tout aussi présent à la pensée de son excellence que les traces des ornières.

Le monument érigé par le feu roi au comte Zeppelin, son ministre et son ami, est ce que les jardins offrent de plus intéressant. C'est un temple fort simple, d'ordre dorique. Pour y arriver il faut franchir une porte de fer dont la sombre apparence vous prépare à la vue d'un mausolée. Un petit sentier couvert de saules pleureurs et de cyprès funèbres, vous conduit au temple qui est plaqué de marbre gris, et autour duquel sont creusées des niches qui contiennent des candelabres de bronze. En entrant, la première chose qui frappe vos regards, est une statue de l'amitié, dont la tête est inclinée sur un sarcophage massif de marbre noir. Cette statue est du ciseau admirable de Danekker. L'attitude et l'expression annoncent le plus profond chagrin en même temps qu'une pieuse résignation. Au-dessus du tombeau, sur le mur du temple est le portrait du comte en bas-relief. Une faible lumière pénètre dans l'intérieur par une petite ouverture ménagée dans la coupole, et une simple lampe suspendue au milieu du temple la remplace pendant la nuit. Sur le piédestal sont gravés ces mots

en grandes lettres d'or, « *Dem vorangegangenen Freunde* » ; « A l'ami parti le premier » ; et au-dessus de l'entrée, en plus petits caractères,

« *Die der Tod getrennt
Vereinigt das grab* ».

« Le tombeau réunit ceux que la mort sépare ».

Je contemplai ce témoignage de la reconnaissance d'un roi avec d'autant plus d'intérêt que j'avais beaucoup entendu parler des qualités et des vertus du comte Zeppelin. Le comte fut de bonne heure attaché au feu roi ; il le suivit dans ses campagnes lorsqu'il était général au service de Russie, et il lui resta fidèle dans ses malheurs, lorsqu'en 1786, sa majesté fut obligée de quitter la Russie. Son maître lui confia la négociation de son mariage avec notre princesse, négociation que le comte conduisit tout à la fois à la satisfaction de son maître, et à celle de la famille royale d'Angleterre.

Lors de l'avènement du roi au trône, le comte fut nommé premier ministre, à la joie du peuple entier dont il fut toujours adoré ; et jusqu'à sa mort il conserva la confiance et l'amitié de son souverain. Les tracas des affaires, et la fatigue des missions politiques dont il fut accablé lors de la première entrée des Français, contribuèrent à accélérer sa mort. Il fut malheureux dans sa vie privée ; il avait fait un mariage de convenance, et adorait une dame d'une

grande beauté et d'un plus grand mérite, qui lui était sincèrement attachée. Tous deux étaient trop vertueux pour franchir l'obstacle qui s'opposait à leur bonheur. La femme du comte mourut quelques jours après lui; et celle qu'il aimait végéta encore quelque temps; mais sa santé avait reçu une atteinte irréparable, et, toujours fidèle à son amour pour le comte, elle le suivit de près au tombeau.

Le roi prit soin des deux enfans du comte, et les fit élever sous ses yeux avec l'attention d'un père. La douleur que le peuple manifesta à la mort de cet excellent homme, fut le tribut le plus touchant qui ait jamais été rendu au mérite; et l'amitié invariable que le roi lui témoigna ainsi qu'à sa famille prouve que ce prince possédait quelques bonnes qualités qui n'étaient que trop souvent obscurcies par des passions violentes ou vindicatives.

Vous vous formeriez une fausse idée du feu roi, si vous le regardiez comme un despote ordinaire, ou si vous ne le jugiez que d'après sa ménagerie, ses parties de chasse si funestes à ses sujets, ou l'échancrure de sa table pour contenir sa corpulence. C'était à ce qu'il paraît un de ces composés de bien et de mal, qui sont en si grand nombre ici bas, et qui mettent continuellement en défaut la pénétration humaine. Buonaparte, qui certes devait se connaître en despotes, avait coutume de dire que le roi de Wurtemberg était le seul souverain en Allemagne, qui fût capable de régner. C'était un homme

d'un grand jugement, et d'un esprit cultivé, mais c'était un tyran sans courage. Il avait dans l'extérieur quelque chose d'imposant, qui lui donnait sur tous ceux qui l'entouraient un ascendant que la violence et l'emportement ne suffisaient pas toujours pour assurer. Ses passions étaient effrénées; rien ne pouvait les modérer; mais elles n'avaient pas entièrement corrompu son cœur. Il faisait souvent des réparations à ceux qu'il avait offensés. Ses manières étaient nobles et agréables. Une dame qui avait beaucoup fréquenté les cercles et assemblées de Louisbourg, sans être de la Cour, m'assura qu'elle n'avait jamais connu d'homme « qui possédât mieux l'art de parler ».

Le roi déploya la plus grande sévérité pendant son règne; mais à l'exception de ce qui concerne la chasse, et de quelques autres actes arbitraires, il appesantit son joug principalement sur les nobles, c'est-à-dire sur ceux qui étaient le plus en état de le supporter. Il diminua les privilèges de la noblesse; fit servir ceux de cette classe comme simples soldats dans son armée, et les tourmenta constamment de la manière la plus tyrannique, tandis que ses faibles voisins achetaient leurs flatteries aux dépens de leurs autres sujets. En un mot c'était un tyran, mais un tyran habile, qui, au milieu de beaucoup d'orgueil, de férocité et de petitesse, avait quelques sentimens de noblesse et de grandeur.

Je regrettai que des circonstances particulières me privassent du plaisir de voir

Danekker, l'artiste célèbre dont je vous ai déjà vanté les ouvrages. Il est natif de Stuttgart, né de parens pauvres, et il dut les moyens de cultiver ses dispositions naturelles à la protection et à la générosité du duc Charles, prédécesseur du feu roi. Dès sa plus tendre enfance, son génie commença à se manifester. Il crayonnait toute la journée, et trouvant un jour sous sa main quelques pierres lisses et polies, il les creusa et les travailla avec la pointe d'un clou jusqu'à ce qu'il fût parvenu à y sculpter quelques fleurs. Il paraît que sa passion pour l'étude devint trop forte pour être comprimée par l'opposition de ses parens. Lorsque le duc offrit d'admettre un de leurs enfans dans un excellent collège, ses parens le remercièrent dans la fausse persuasion que les étudiants n'étaient destinés qu'à faire des recrues. L'enfant sollicita en vain la permission d'accepter cette offre; pour se débarrasser de ses importunités, on finit par l'enfermer dans sa chambre.

Le jeune prisonnier employa le temps de sa captivité à penser aux moyens d'obtenir ce qu'il désirait, et il ne tarda pas à imaginer un complot en règle. Il parvint à communiquer, de la fenêtre de sa prison, avec huit à neuf de ses camarades, qu'il sut attirer dans son parti, et il les décida à l'accompagner hardiment à Louisbourg, pour aller parler au duc en personne, et obtenir d'être admis à l'académie. A peine conçu, ce projet fut exécuté; les enfans partirent, arrivèrent à Louisbourg, se firent annoncer,

et furent reçus avec bonté par le duc qui fut charmé du courage et de la résolution du jeune aspirant de treize ans à l'académie. Danekker fut aussitôt placé dans le collège où il reçut une bonne éducation et acquit une foule de connaissances utiles dans sa profession. Il y étudia neuf ans et fit alors à pied le voyage de Paris et celui de Rome, saisissant toutes les occasions qui se présentaient de se perfectionner dans son art favori.

Dannekker fut reçu avec bienveillance, en Italie, par Canova et par Trippel; et, en 1790, à sa grande douleur, il fut rappelé par son prince, et obligé de quitter le beau ciel et les nobles antiquités de Rome, pour les brouillards et le séjour peu inspirateur de Stuttgart. Par forme de récompense, il fut nommé sculpteur de la Cour, et professeur à l'académie, avec un traitement de 800 florins, qui, aujourd'hui, est beaucoup augmenté, et pour lequel il est obligé d'exécuter tout ce que lui commande la Cour. L'histoire de Danekker offre un nouvel exemple de la constance avec laquelle un génie du premier ordre surmonte tous les obstacles pour s'asseoir à la place à laquelle il se sent appelé par la nature.